

La bande dessinée autobiographique, d'Art Spiegelman à Michel Kichka

Emmanuel Rixhon

Ces dernières années, la bande dessinée autobiographique a connu plusieurs grands succès de librairie qui ont vivement contribué à faire connaître ce nouveau genre parmi le grand public. La qualité des bandes dessinées produites a par ailleurs eu pour effet de renforcer son statut au sein de la foisonnante production qui caractérise le neuvième art.

Parmi celles-ci, je retiendrai en particulier *Maus* (1978-1998) d'Art Spiegelman, *Persepolis* (2000-2003) de Marjane Satrapi, *L'Arabe du Futur* (2014- ...) de Riad Sattouf, *Chroniques de Jérusalem* (2011) de Guy Delisle et enfin *Deuxième génération* (2012) de Michel Kichka.

A l'exception d'Art Spiegelman – qui écrit en anglais – toutes ces bandes dessinées ont été initialement rédigées en français avant d'être traduites en de nombreuses autres langues. Les auteurs sont les parfaits représentants d'une francophonie variée, riche, sans complexe, ouverte sur le monde, qui unit en intégrant, mais aussi en respectant, les spécificités de chacun. France, Canada, Belgique, mais également Iran, Syrie et Israël constituent les racines identitaires de ces auteurs qui utilisent la bande dessinée et la langue française pour parler de leur enfance, de leur passé, de leurs expériences éprouvantes ou joyeuses, et mêlent – le plus souvent avec doigté et sensibilité – humour, tragédie, autodérision et compassion.

Il n'est selon moi pas possible de traiter de la bande dessinée autobiographique sans mentionner la série *Maus*, créée entre 1978-1998 par l'auteur nord-américain **Art Spiegelman**. Ce n'est pas tant le succès commercial remporté par cette série qui intrigue, sinon le difficile et douloureux thème abordé : l'Holocauste. En effet ce sujet semble à première vue ne pas se prêter à un genre souvent peu pris au sérieux, considéré comme un art mineur et principalement destiné à distraire et divertir un public jeune et immature. Le contraste entre la gravité du fond, le tragique de l'œuvre et sa forme « ludique », peu académique, jugée à tort comme légère et superficielle, n'a pas manqué de susciter de vives critiques. Force est pourtant de constater que l'œuvre de Spiegelman a réussi à

convaincre et émouvoir de très nombreux lecteurs, séduits par sa maîtrise narrative et son approche nouvelle de la Shoah. Un Prix Pulitzer spécial lui a été décerné en 1992 et a consacré ce roman graphique – désormais classique – dont la trame narrative, savamment élaborée, évolue au gré de conversations entre l'auteur et son père, rescapé des camps de la mort. *Maus* constitue une tentative réussie de la transmission de l'histoire de la Shoah et de la persécution des juifs en Pologne avant et pendant la Seconde Guerre mondiale. La série se focalise également sur la relation père-fils. Son succès est non seulement dû aux techniques post-modernes adoptées et parfaitement appropriées à l'œuvre, mais aussi au recours original à un univers animalier dans lequel les juifs sont représentés en souris, les nazis en chats et les Polonais en cochons.

La Franco-iranienne **Marjane Satrapi** plonge le lecteur de *Persepolis* (2000-2003) au cœur de la révolution islamique iranienne et aux débuts de la guerre entre l'Iran et l'Irak dans une société lentement étouffée par les restrictions et la répression grandissante des libertés individuelles. Issue d'une famille privilégiée et proche des idées communistes, M. Satrapi fait montre d'une personnalité forte et indépendante. Alors qu'elle est encore enfant, son oncle, dirigeant du parti communiste iranien, est exécuté pour ses opinions politiques. A l'âge de 14 ans, elle est envoyée au lycée français de Vienne. Elle poursuit ensuite des études supérieures en communication visuelle en Iran et en France. *Persepolis*, qui est interdit de vente en Iran, a reçu de très nombreux prix et constitue probablement un des plus beaux succès de la bande dessinée alternative européenne. La série raconte les faits marquants qui ont étayé son enfance, son adolescence et sa jeunesse, ainsi que ses allers-retours entre l'Europe et l'Iran, et développe des réflexions pleines d'à-propos sur l'identité, l'exil et la place de la femme. Les dessins sont superbes, en noir et blanc, et se caractérisent par une absence presque totale de détails permettant de la sorte de donner plus d'importance au texte.

Guy Delisle est quant à lui un auteur québécois qui a travaillé dans des studios

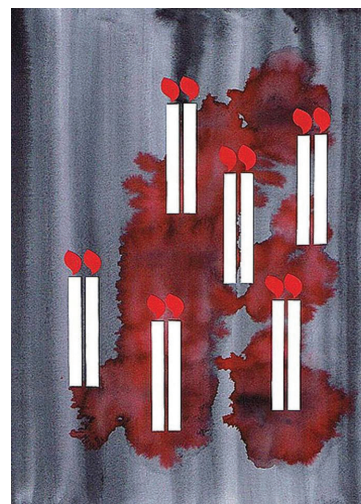
d'animation du monde entier (Canada, Allemagne, France, Chine, Vietnam, Corée du Nord, Réunion). Il a également effectué des séjours d'une année en Birmanie et à Jérusalem en compagnie de son épouse, expatriée pour Médecins sans frontières. Ses séjours temporaires dans des villes et pays parfois laissés en dehors des circuits touristiques habituels – Shenzhen, Pyongyang, Birmanie, Jérusalem – ont constitué pour lui une source d'inspiration précieuse pour la création de bandes dessinées rassemblant, sous forme de chroniques, ses impressions sur ses lieux successifs de résidence. Les succès de ses *Chroniques birmanes* (2007) et de ses *Chroniques de Jérusalem* (2011) ont attiré sur lui l'attention du grand public, sensible à sa capacité de capter rapidement l'essence profonde des villes et des régions traversées. Loin d'être dénué de sens critique, il arrive pourtant à poser un regard frais, curieux et toujours empreint de sympathie sur les régions et les différentes cultures avec lesquelles il entre en contact. Il a visiblement mis pleinement à profit son année à Jérusalem, réussissant à offrir une bande dessinée avec pour thèmes la ville de Jérusalem et ses multiples facettes, le conflit israélo-palestinien et l'aide humanitaire, sans néanmoins tomber dans certains stéréotypes ou adopter des positionnements idéologiques faciles en faveur d'un camp ou de l'autre.

Riad Sattouf, franco-syrien, connaît actuellement un énorme succès avec sa série *L'Arabe du Futur* commencée en 2014. Né à Paris d'une mère française et d'un père syrien, il passe une partie de son enfance en Libye et en Syrie avant de rentrer en France avec ses parents à l'âge de 12 ans. Il raconte avec humour son enfance et son adolescence, et impose un style original grâce à une utilisation de couleurs dominantes qui lui permet d'exprimer ses émotions : bleu pour sa vie en France, vert pour Guernesey, rouge pour l'imaginaire ou la fiction, jaune pour la Libye et rose pour la Syrie.

Avec le Belgo-israélien **Michel Kichka** et son magnifique roman graphique *Deuxième génération* (2012), nous retrouvons la difficile et douloureuse thématique de la transmission de la Shoah, les défis auxquels ont dû faire face les enfants des rescapés des camps de concentration et les relations père-fils. Tout au long d'un récit qui nous mène de Liège et sa province à Jérusalem, nous apprenons petit à petit à comprendre un père qui a toujours raison et impose tout d'abord aux siens un silence écrasant rempli de non-dits sur son passage par les camps de la mort.

Néanmoins, la disparition d'un de ses enfants dans des circonstances tragiques va le conduire à lâcher sur ses proches une étouffante logorrhée, tout aussi difficile à gérer. Il raconte alors sa Shoah à tout le monde, multipliant les activités de témoignages et les voyages à Auschwitz. M. Kichka parle de sa vie et de son père avec pudeur, tendresse, beaucoup d'amour et une émotion non exempte d'autodérision. Il séduit son lecteur non seulement par son honnêteté et son courage, mais aussi par de très beaux textes, des dessins en noir et blanc d'une grande originalité et une composition moderne, variée et rythmée.

Ce rapide tour d'horizon – loin d'être exhaustif – confirme que la bande dessinée autobiographique en langue française est en plein essor. La qualité des séries actuellement publiées ainsi que la variété et la pertinence des thématiques abordées justifient à tous les égards le succès remporté auprès des lecteurs de plus en plus nombreux d'un genre dont le statut est dorénavant reconnu et ne peut plus être contesté. Que des auteurs y aient recours pour évoquer la Shoah, sa transmission, les questions d'identité ou encore des problèmes personnels, ne constitue en soi plus aucune surprise et se comprend pleinement au vu des infinies possibilités générées par un genre conjuguant textes et dessins, expression et graphisme.



Luis Mariano Akerman, *Kadish*, encre et collage, 2005. Collection de l'artiste. L'image visuelle exprime ici une réflexion personnelle sur la Shoah. Sur les fragments d'un continent déchiré, 6 paires de bougies prêtes à être consumées symbolisent les survivants juifs d'Europe après la Shoah et rappellent les douze tribus d'Israël. Les flammes qui s'élèvent rendent hommage aux six millions de juifs exterminés et adoptent la forme de deux lettres «iud» qui évoquent ici le nom de Dieu tout en l'interrogeant sur le sens de cette tragédie.